

Michel Banniard

Professeur à l'Université

de Toulouse-II

Contribution à ROSE-MARIE SIMONI-AUREMBOU (éd.), *La variation...*

Titre : *Sur la notion de fluctuation langagière en diachronie longue (III^e-VIII^e s.) à la lumière des enquêtes dialectologiques contemporaines*

1] DIACHRONIE LONGUE ET DIALECTOLOGIE SYNCHRONIQUE

Parmi les sujets à la fois captivants et épineux qu'ont à affronter les linguistes diachroniciens figure la question de la variation langagière en diachronie longue. Elle a été, sous des noms divers, à l'origine de la création de la philologie, puis de la linguistique au XIX^e siècle. Ces deux disciplines ont connu un essor considérable, sous la forme de ce qu'on appelait alors la "grammaire comparée des langues classiques" et la "grammaire comparée des langues romanes". La seconde s'est érigée en science autonome en devenant la philologie romane, qui s'est efforcé de décrire et de chronologiser le passage du latin aux langues romanes. Cet article s'inscrit dans cette problématique, qu'il abordera sous l'angle limité de la modélisation, en se concentrant plutôt sur le domaine des langues d'oïl et d'oc et spécialement sur les descriptions qui ont cours dans l'enseignement de la linguistique diachronique en France¹. Cette modélisation, implicite ou

¹. Je me borne à renvoyer aux publications les plus connues que sont les manuels de F. DE LA CHAUSSÉE, *Initiation à la phonétique historique de l'ancien français*, Paris, 1982 & *Initiation à la morphologie historique de l'ancien français*, Paris, 1977. Ces deux volumes, fondés sur des études de linguistique diachronique menées par G. Straka (citées *infra*) sont devenus les références obligées tant des concours de recrutement des professeurs des collèges et des lycées (CAPES de lettres modernes, Agrégations de lettres

explicite, qui informe la manière traditionnelle de décrire en France l'évolution du latin vers le français sera ici interrogée en prenant pour centre d'intérêt la notion de fluctuation langagière telle qu'elle émerge des enquêtes dialectologiques contemporaines. Il me paraît en effet que toutes les cartes établies *in vivo* par les enquêtes, tant rurales qu'urbaines, tant microlocales que macrolocales, invitent à modifier sensiblement la chronologie proposée, et par voie de conséquence les modélisations qui les sous-tendent.

La légitimité de cette remise à plat se fonde en particulier sur les résultats apportés à ces questions de chronologie depuis une trentaine d'années par une nouvelle voie d'approche méthodologique, la sociolinguistique diachronique. Construite par adaptation de la sociolinguistique synchronique, cette discipline a conduit un certain nombre de chercheurs européens à modifier assez nettement la chronologie reçue communément, surtout chez les romanistes, du passage du latin aux langues romanes². Alors que les discussions sur cette méthode sont en cours, je

modernes et de grammaire) que des manuels qui se sont multipliés depuis, le dernier en date étant celui de G. JOLY, *Précis de phonétique historique du français*, Paris, 1995. Les datations proposées représentent des positions extrêmes par rapport aux dates avancées de manière plus raisonnable par P. FOUCHÉ, *Phonétique historique du français*, t. 2, *Les voyelles*, Paris, 1958, t. 3, *Les consonnes*, Paris, 1961 & *Morphologie historique du français, Le Verbe*, Paris, 1967. Je ne donne que trois exemples : la diphtongaison du [e] bref, devenu ouvert, accentué en syllabe ouverte aurait eu lieu dès le III^e siècle ; celle de [e] long, devenu fermé, accentué en syllabe ouverte aurait eu lieu dès "la première moitié du VI^e siècle" ; la palatalisation de [ka] en position forte et son passage à l'affriquée correspondante aurait eu lieu dès la seconde moitié du V^e siècle, etc...

². Je renvoie rapidement aux principales publications en ce sens : M. BANNIARD, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident Latin*, Paris, 1992 ; M. RICHTER, *Kommunikationsprobleme im lateinischen Mittelalter*, in *Historische Zeitschrift*, t. 222, 1976, p. 43-80 ; M. VAN UYTFANGHE, *Le latin des hagiographes mérovingiens et la protohistoire du français*, in *Romanica Gandensia*, t. 16, 1976, p. 5-89 ; R. WRIGHT, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool, 1982 ; ID. (éd.), *Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages*, Londres/New-York, 1991. Le point commun entre ces différents travaux (qui ont donné lieu à de nombreuses publications et colloques) est que l'Occident latin

voudrais jeter de nouveau un coup d'oeil rapide vers le domaine synchronique, mais cette fois en considérant la vaste banque de données que constituent les enquêtes et les atlas linguistiques. Ces derniers offrant des cartes de la variation langagière à l'état naturel permettent d'entrer en contact direct avec le déploiement d'une parole dialectale comme l'a été le latin. J'avais noté ces analogies dans un travail ancien, dont les conclusions provisoires méritent sans doute une mise à jour³.

Je propose donc ces quelques considérations méthodologiques qui offrent l'occasion de mises au point réellement interdisciplinaires, au carrefour de la linguistique générale, de la linguistique diachronique, de la sociolinguistique diachronique et de la dialectologie tant rurale qu'urbaine.

2] SUR LES DATATIONS EN PHONETIQUE HISTORIQUE.

Les premières remises en question portent sur la chronologie des changements phonétiques. Les datations absolues proposées au quart de siècle près parfois reposent sur une base scientifique très fragile⁴. A côté d'une

est demeuré latinophone bien après le démantèlement de l'Empire, la période de transition conduisant du latin tardif au protoroman s'étendant du III^e au VIII^e siècle.

³. M. BANNIARD, *Géographie linguistique et linguistique diachronique : essai d'analyse analogique en latin tardif et en occitano-roman*, in *Via Domitia, Annales de l'Université de Toulouse-II*, t. 24, 1980, p. 9-43. A cette époque, après un assez long séjour dans la capitale, je demeurais dans un village du Sud de la Haute Vienne où le dialecte était couramment parlé, ce qui m'a donné l'occasion de prendre conscience de l'extrême richesse des enseignements qu'une telle rencontre offrait.

⁴. Toutes ces datations reposent sur une série de publications de G. STRAKA, *Observations sur la chronologie et les dates de quelques modifications phonétiques en roman et en français pré-littéraire*, in *RLR*, t. 71, 1954, p. 247-307 ; *La dislocation linguistique de la romanica et la formation des langues romanes à la lumière de la chronologie relative des changements phonétiques*, in *RLiR*, t. 20, 1956, p. 249-267 ; *L'évolution phonétique du latin au français sous l'effet de l'énergie et de la faiblesse*

mise en cause indispensable d'un point de vue interne à la méthode⁵, il existe de fortes raisons de douter de cette chronologie du point de vue externe qu'apportent les enseignements de la dialectologie⁶. Tant l'expérience sur le terrain que la lecture des cartes montrent qu'à l'intérieur d'un même dialecte, clairement caractérisé, les prononciations fluctuent de manière parfois importantes. Je ne parle pas des fameuses lignes d'isoglosses interdialectales dont le tracé a pu donner tant de fil à retordre aux dialectologues⁷, même si les méthodes modernes ont permis de consolider ces dossiers, au prix, il est vrai, de formalisations parfois complexes⁸.

articulatoire, in *TraLiLi*, t. 2/1, 1964, p. 17-98.

⁵. Ces articles, brillants et séduisants, avaient en vérité été proposés par leur auteur non comme un bréviaire philologique, mais comme un modèle d'essai méthodologique. On verra les remarques sur le conflit, perceptible chez G. Straka, entre cette tendance à la linguistique diachronique rigide et sa réflexion sociolinguistique contradictoire (précisément fondée sur la dialectologie) qu'a apportées JP CHAMBON, *Aspects de l'oeuvre linguistique de G. Straka : chronologie relative et histoire des faits phoniques*, in *Orbis*, t. 39, 1996-1997, p. 97-126.

⁶. Des critiques sévères de ces datations absolues ont été présentées en leur temps en particulier par les romanistes allemands comme MAX PFISTER, *Die sprachlichen Berührungen zwischen Franken und Galloromanen*, in *ZRPh*, t. 88, p. 175-193. J'avais moi-même montré que le témoignage du grammairien Servius, invoqué pour établir la réalité d'une diphtongaison de [o] bref (accentué en syllabe ouverte) dès le IV^e siècle (en l'absence de la moindre preuve contemporaine sur le terrain), reposait en fait sur un contre-sens dû à la projection sur ce passage du sens attendu par le romaniste, M. BANNIARD, *Latin tardif et français pré-littéraire : observations de méthode et de chronologie*, in *BSL*, t. 88, 1993, p. 147 sqq. Mais en la matière, les philologues français ont souvent préféré maintenir cette sorte d'"exception culturelle".

⁷. Entre autres exemples significatifs, MR SIMONI-AUREMBOU, *Les limites de la Beauce et du Perche, Limites historiques et géographiques, phonétiques et lexicologiques*, in *Les dialectes de France au Moyen Age et aujourd'hui*, Paris, 1972, p. 372-386.

⁸. J'avais donné pour le domaine français une bibliographie étendue dans ma contribution de 1980, je n'y reviens ici que pour signaler d'une part l'importante thèse de G. BRUN-TRIGAUD, *Le croissant : le concept et le mot. Contribution à l'histoire de la dialectologie française au XIX^e siècle*, Lyon, 1990 et les publications de H. GÖBL, *Taxonomische vs Dynamische Dialectologie*, in *ZRPh*, t. 92, 1976, p. 484-519 ; *Parquet polygonal et treillis triangulaire : les deux versions de la dialectométrie interponctuelle*, in *RLIR*, n° 187/188, 1983, p. 353-412.

transforment parfois les cartes en treillis. En effet, à l'intérieur d'une même aire dialectale coexistent de nombreuses variantes (phonétiques) qui indiquent des fluctuations importantes des réalisations orales⁹. Ces fluctuations articulatoires étant innées à la parole (quel que soit le lieu et le niveau culturel), l'analyse de leur amplitude, de leurs causes et de leur évolution requièrent des procédures et des modélisations difficiles¹⁰. La coexistence en synchronie de ces modes articulatoires exclut que l'on fonde une chronologie relative sur un ordre figé des événements. Des prononciations et des réalisations distinctes pouvant cohabiter sur une même aire dialectale, il est imprudent d'étirer mécaniquement des successions de changements en leur attribuant des indices générationnels. Les phénomènes de tuilage et de chevauchement ont autant de probabilité de s'être produits en diachronie qu'en synchronie. En appliquant une conversion stricte de ce modèle synchronique à la modélisation diachronique, quatre règles devraient être alors dégagées et respectées :

1) On tracerait une zone diachronique à l'intérieur de laquelle les processus phonétiques impliqués auraient une probabilité forte de s'être accomplis.

2) On éviterait d'attribuer à un point et à un instant précis une

⁹. Les exemples surabondent sur toutes les aires de la Romania et ce serait presque faire injure aux dialectologues spécialistes de la variation que d'insister sur ce point. Je citerai par plaisir la carte [berceau] publiée dans CH. BRUNEAU, *Enquête linguistique sur les patois d'Ardenne*, Paris, 1913, p. 86 où du Nord-Ouest au Sud-Est se succèdent des variantes comme [bers] (féminin)/ [byer] (masculin)/ [bir] (m.)/ [birs] (m.)/ [bich] (masc.) (j'ai simplifié la notation). On peut aussi considérer les noms de la [puce] cartographiés par A. LANLY, *Enquête linguistique sur le plateau d'Ussel*, Paris, 1962, p. 81, qui fluctuent de [nigra] à [nera (n palatalisé)] en passant par [neyra]...

¹⁰. Un exemple récent, B. HARMEGNIES, K. HUET, D. POCH-OLIVÉ, *Une méthode statistique pour le contrôle des changements vocaliques sous l'effet du style de parole. Applications à l'espagnol*, in M. MATTHEY (éd.), *Le changement linguistique. Evolution, variation, hétérogénéité*, Neuchâtel, 2001, p. 233-249. On remarquera spécialement les figures analysant les "nuages formés par les voyelles dans le plan bifonnantique F1/F2 en parole de laboratoire (p. 236), en parole spontanée (p. 237)", etc...

étape déterminée d'une évolution. Là aussi, on devrait se borner à déterminer des probabilités¹¹.

3) Cela entraîne que la reconstruction d'un mot à un instant et à un endroit donné sans témoignage contemporain direct ne devrait être faite qu'avec réserve, puisqu'il est impossible de lier toutes les évolutions en un temps, un lieu et un mot donnés.

4) En définitive, il serait prudent de n'admettre comme datation absolue que le moment où un phénomène considéré a des probabilités raisonnables d'être généralisé sur une aire importante.

3] SUR LA FRAGMENTATION DE LA ROMANIA

a) Entre aires dialectales contiguës, les distances articulatoires augmentent sans que pour autant les dialectes se détachent les uns des autres. De belles études de dialectologie et de romanistique ont réussi à dégager la notion de diasystème. Ce concept, forgé par le structuralisme¹², étendu avec succès au domaine occitano-roman a permis de créer une typologie synchronique qui concilie la variation endémique des parlers naturels et la structuration sur des aires vastes des langues qui sont construites d'eux¹³.

¹¹. Cette règle a des correspondants dans des domaines voisins, comme le montre l'étude de F. MAWET, *Phonétique évolutive et réfections analogiques (le cas du grec)*, in M. MATTHEY, *Le changement linguistique*, p. 47-57, qui souligne en particulier que "l'évolution phonétique ne reflète pas toujours sans faille l'état d'une langue reconstituée. En effet cette évolution présuppose des variations. Une fois qu'un changement phonétique s'est produit à partir d'une des variantes du système phonétique de la langue parlée, nous n'avons plus nécessairement trace des autres variantes. Des chaînons manquant peuvent donc exister, rendant une reconstruction exacte de chaque étape synchronique de la langue quasiment impossible (p. 54)".

¹². C. BAYLON, *Introduction a una dialectologia estructuralista d'oc*, in *RLR*, t. 78, 1969, p. 1-28 ; L. CAMPBELL, *Is a generative dialectology possible ?*, in *Orbis*, t. 21, 1972, p. 289-298.

¹³. Je me réfère principalement aux nombreux travaux de P. BEC, *Les interférences linguistiques entre gascon et languedocien dans les parlers du*

Appliqué au domaine latin, ce modèle permet de construire une représentation de la latinophonie qui s'équilibre entre une uniformité impossible et une dispersion destructurante : fluctuer n'est pas mourir, pas plus pour le latin parlé que pour les dialectes romans. Il en ressort que parler de "séparation" de telle ou telle aire de la latinophonie pour quelques différences dont la datation n'est pas assurée est exagéré¹⁴. Il ne faut pas confondre des stades initiaux (éventuellement porteurs de facteurs d'évolution ultérieure) et des stades finaux qui ont suivi un développement dont les modes sont à définir.

b) Entre aires dialectales éloignées, la différenciation ne croît pas obligatoirement en fonction directe de la distance. Des facteurs autres que purement "téléométriques" peuvent faire fluctuer les différences dans un sens négatif ou positif. C'est ainsi que le dialecte limousin (extrême Nord-Ouest du domaine d'oc) présente de nombreuses convergences avec le domaine provençal (extrême Sud-Est)¹⁵. Une telle projection invite à la plus grande prudence quant à l'externalisation géographique des causes du changement langagier¹⁶.

Comminges et du Couserans, Paris, 1968 ; *La langue occitane*, Paris, 1967 ; *Manuel pratique de philologie romane*, t. 1, Paris, 1971, p. 397 sqq. ; *Manuel pratique d'occitan moderne*, Paris, 1973, qui fonde sur la méthode structuraliste et notamment sur le concept clef de diasystème sa description de la langue occitane à travers sa variation continue et au-delà de ses frontières dialectales ("structuration supra-dialectale", "diasystème consonantique", etc...).

¹⁴. On songera en particulier à la fameuse "séparation" de la Sardaigne dès le III^e siècle. Une telle qualification surestime l'ampleur de la variation phonétique invoquée et sous-estime les facteurs langagiers centripètes qui entreront en jeu à partir de l'Antiquité tardive du fait de la christianisation. Dans la perspective dialectologique moderne, on parlera plutôt de fluctuation dans le diasystème latinophone.

¹⁵. Je renvoie aux présentations de P. Bec, mais aussi aux nombreux rapprochements rendus possibles par la grande étude de J. RONJAT, *Grammaire historique des parlers provençaux modernes*, 4 vol., Montpellier, 1930-1941.

¹⁶. Cette externalisation introduit deux facteurs, l'un diastratique : l'évolution du latin serait due à une différence radicale entre le latin des lettrés et celui des illettrés, ce dernier seul étant susceptible de "corruption" (autre sujet de débat) ; l'autre diatopique, les marges de

4] ZONES FRONTIERES

Entre aires de langues distinctes (mais génétiquement apparentées), la différenciation naturelle tend à se resserrer en une étroite bande d'isoglosses¹⁷. Même s'il existe des franges interférentielles, l'aréologie au niveau des langues permet de constater l'existence de bourrelets d'isoglosses qui tracent une zone frontière. L'épaisseur et la cohérence des bourrelets d'isoglosses varient selon le degré de différenciation entre les parlars, depuis des traits minces et flous avec un champ de dispersion important pour les sous-dialectes, jusqu'à des traits épais et convergents pour les langues. On en trouve évidemment de beaux exemples sur l'espace roman, par exemple hispanophone¹⁸. Ces considérations établies sur les langues et dialectes d'origine latines ne valent évidemment qu'en faisant abstraction des frontières politiques modernes ou contemporaines. De toutes façons, la consultation de cartes concernant des langues de familles totalement différentes conduit aux mêmes conclusions (évidemment en vue satellite), comme on peut le voir dans les cartes d'ensemble des langues d'Afrique subsaharienne¹⁹. Le resserrement géographique naturel de cette zone

l'Empire peu romanisées auraient été un lieu privilégié de "corruption" du latin (leur barbarisation aurait gagné ensuite les centres cultivés). Ces observations rejoignent les conclusions posées par M. BARTOLI, *Caratteri fondamentali della lingua neolatine*, in *AGI*, t. 28, 1936, p. 97-133 & t. 29, 1937, p. 1-20 (les innovations d'époque romaine sont beaucoup plus nombreuses en Italie qu'ailleurs).

¹⁷. C'est cet aspect sur lequel j'avais insisté dans mon étude citée précédemment, *Géographie linguistique et linguistique diachronique*, avec une bibliographie détaillée.

¹⁸. Je me réfère aux descriptions et aux cartes publiées par A. ZAMORA VICENTE, *Dialectologia hispanica*, Madrid, 1996.

¹⁹. Ces cartes se lisent dans le monumental recueil dû à J. PERROT (éd.), *Les langues dans le monde ancien et moderne*, t. 1, *Afrique subsaharienne. Pidgins et créoles*, Paris, 1981, 2 vol., vol 2, Cartes.

frontière conduit à supposer la possibilité d'existence de zones de transition assez étroites d'un état de langue à l'autre en diachronie. Dans le cas de la latinophonie, les données externes recueillies par la sociolinguistique diachronique ont conduit à proposer une bande interférentielle diachronique d'environ un siècle, allant de 650 à 750 (principalement en domaine français, mais vraisemblablement aussi dans les autres aires romanophones)²⁰. Toutefois, ce serait une erreur de considérer que le passage d'une langue à l'autre s'est accompli comme un tremblement de terre. Cette zone frontière représente un processus de cristallisation finale (en accélération exponentielle) de tendances évolutives inscrites depuis longtemps dans l'histoire de la latinophonie. A son tour, ce temps antérieur peut être historicisé en étapes qui sont autant de dialectes diachroniques. Cette modélisation, placée au croisement de la sociolinguistique et de la linguistique diachroniques, trouve des illustrations (des modèles analogiques) frappantes en cartographie romane synchrone.

5] GEOGRAPHIE DIALECTALE, HISTOIRE DIALECTALE

En effet, les zones frontières de langue se condensent en projection synchrone de manière non pas binaire, mais fluctuante avec des aires qui,

²⁰. La présentation détaillée de cette modélisation se trouvera dans M. BANNIARD, *Délimitation temporelle entre le latin et les langues romanes*, in HM GLESSGEN (dir.), *Handbuch der Romanische Sprachgeschichte*, Berlin/ New-York, sous presse & *The Transition from Latin to the Romance Languages*, in N. VINCENT (éd.), *The Cambridge History of the Romance Languages*, à paraître. Des exposés plus rapides sont accessibles dans M. BANNIARD, *Diasystèmes et diachronies langagières du latin parlé tardif au protofrançais III^e-VIII^e s.*, in J. HERMAN (éd.), *La transizione dal latino alle lingue romanze*, Tubingen, 1998, p. 131-153 & *Diasystème latinophone et interactions communicationnelles (III^e-VIII^e s.)*, in J. FRANÇOIS (éd.), *Les langues de communication : Quelles propriétés structurales préalables ou acquises ? (Paris, Janvier 2001), Mémoires de la SLP*, Louvain-Paris, 2002, p. 47-64

considérées d'un point de vue dynamique, figurent des couloirs ou des flux d'évolution par strates successives. Un espace langagier naturel est automatiquement divisé sous la forme de dialectes et de sous-dialectes²¹. Considérons l'ensemble catalan-occitan par rapport à son voisin du Sud, l'espagnol et ses dialectes, et par rapport à son voisin du Nord, le français et ses dialectes²². Posons arbitrairement un vecteur Sud-Nord et admettons que la projection synchronique de tous les dialectes, du valencien au marchois²³, représente un ensemble dynamique traçant un "chemin" de la forme la plus conservatrice à la forme la plus évolutive. On voit que chaque aire dialectale peut être considérée comme une zone de transition entre une aire plus conservatrice (au Sud) et une aire plus évolutive (au Nord). On admettra volontiers, par exemple que le bourrelet d'isoglosses séparant sur l'aire occitane les palatalisations de [Ka] et [Ga] représente une zone de transition importante entre des dialectes plutôt "méridionaux" (sarladais) et des dialectes plutôt "septentrionaux" (corrézien), le tout faisant des dialectes limousins une aire d'oc ultime avant le passage à la première aire d'oïl (berrichon).

²¹. Cette présentation traditionnelle me paraît entachée d'inexactitude dans la mesure où elle suppose l'existence d'une langue structurellement indépendante de ses fluctuations dialectales. Mais dans les faits, la langue n'est que la totalité des fluctuations : elle n'existe pas en dehors d'elles. La linguistique n'a pas de raison scientifique d'y chercher des essences platoniciennes. À y regarder de près, cette perspective n'est souvent le résultat que de l'érection en hypostase de la langue écrite, et encore dûment normalisée, ne serait-ce que de façon fantasmatique. Le clivage du latin entre langue littéraire (*la* langue) et langue vulgaire (*les* dialectes) doit beaucoup à ce préjugé.

²². Je m'appuie surtout sur les présentations détaillées de P. Bec, citées *supra*, complétées par X. RAVIER, *Les aires linguistiques occitanes*, in *Lexicon der romanischen Linguistik*, Band V, 2, Tübingen, 1991, item 347, p. 80-105.

²³. Je nomme par ce terme les parlers de la zone occidentale de l'aire de transition finale du limousin au poitevin, au berrichon et au bourbonnais, désignée du nom un peu étrange de "Croissant". Ce Croissant n'existe évidemment que sur les cartes aréologiques. Le lexème "marche" a l'avantage de reposer sur une assise historique et institutionnelle, et d'évoquer directement l'idée d'une zone de contact.

Une projection en diachronie invite à créer une représentation en aires dialectales diachroniques du LPC au PF. On placera alors ces dialectes diachroniques sur une échelle de divergence par rapport au stade initial (latinophone), et de convergence par rapport au stade final (romanophone). Là également, la sociolinguistique diachronique, la linguistique diachronique et la géographie linguistique convergent vers une modélisation unifiée²⁴.

6] ADAPTABILITE INTERDIALECTALE

Les atlas montrent à quel point un état naturel de langue parlée est fluctuant. Les enquêtes de sociolinguistique urbaine ont pleinement confirmé cette impression ; elles ont même permis de cartographier des dialectes sociaux²⁵. Or, cet état fluctuant fait partie des éléments fondamentaux de la communication orale : des locuteurs vivant et parlant dans un état social où les différences continues font partie de la réalité sont habitués à ce phénomène et sont parfaitement capables de surmonter les obstacles à

²⁴. Voici les principales dénominations retenues avec la chronologie qui leur est associée :

1] **LPC** : Latin Parlé d'époque Classique [-200 / + 200].

2] **LPT1** : Latin Parlé Tardif de phase 1 [III^e-V^e siècle] (LPT «impérial»).

LPT2 : Latin Parlé Tardif de phase 2 [VI^e-VII^e s.] (LPT «mérovingien» en Gaule ; «wisigothique» en Espagne ; «lombard» en Italie).

PR : Protoroman (VIII^e s.), se divisant en **PF** (Protofrançais), **PO** (Protoccitan), **Pct** (Protocatalan), **PI** (Protoitalien), **PCs** (Protocastillan)...

²⁵. L'oeuvre de référence est due à W. LABOV, *Sociolinguistique*, Paris, 1976 & *Le parler ordinaire, La langue des ghettos noirs des Etats-Unis*, 2 vol., Paris, 1978. Une introduction commode agrémentée de nombreuses cartes a été procurée par P. TRUDGILL, *Sociolinguistics : an introduction to language and society*, Londres, 1991. Les colloques de sociolinguistique fournissent des brassées de cartes et de tentatives de modélisation, comme M. MATTHEY (éd.), *Le changement linguistique*. Il serait sans doute intéressant que les dialectologues "ruraux" (issus de l'école des atlas linguistiques dans la tradition de Gilliéron et de Dauzat) et les dialectologues "urbains" (formés à l'école des enquêtes sociolinguistiques dans la lignée de Fishman et de Labov) confrontent plus systématiquement leurs résultats.

l'intercompréhension que dressent les lignes de différenciation²⁶. Ils ont l'usage de la variation et savent s'y adapter²⁷. Ainsi les locuteurs du Nexonnais (sud de la Haute-Vienne) se comprennent-ils facilement (sans passer par le français) avec les locuteurs de l'Ussellois (Est de la Corrèze)²⁸. Cette situation était à coup sûr encore plus générale au XIX^e siècle, lorsque le français était souvent ignoré dans les campagnes. Nous manquons d'études détaillées sur ces phénomènes et la dégradation rapide du domaine occitanophone en rend désormais l'établissement irréalizable. Il faudrait alors s'appuyer sur des enquêtes en Italie. L'écart entre les dialectes a été étudié depuis longtemps, sans qu'à ma connaissance les études de dialectométrie aient associé des études sur les seuils d'intercommunicabilité²⁹. Pour en rester à l'occitan, le degré d'intercompréhensibilité entre locuteurs décroît évidemment en fonction directe de la distance dialectale. L'intercompréhension entre un locuteur

²⁶. La méthodologie pour étudier ces phénomènes n'est pas toujours d'un accès bibliographique aisé. Je renvoie d'abord à EH CASAD, *Dialect intelligibility. Summer Institute of Linguistics. Publications in Linguistics and other related fields*, University of Oklahoma, 1974 ; CF VÖGELIN, SZ HARRIS, *Methods for determining intelligibility among dialects of natural languages*, in *Proceedings of the American Philosophical Society*, t. 95, 1951, p. 322-329. J'ai ensuite largement tiré profit de J. SÉGUY, *La fonction minimale du dialecte*, in *Les dialectes romans de France*, p. 27-36, et surtout des nombreux commentaires qu'a présentés P. Bec dans son *Manuel pratique d'occitan moderne*, où, dans la partie consacrée au gascon il s'est efforcé de déterminer les conditions de l'intercompréhension entre deux occitanophones, l'un de dialecte gascon, l'autre de dialecte languedocien.

²⁷. Cette faculté a évidemment des limites, soit objectives (ampleurs des différences tolérables), soit subjectives (disponibilité mentale), soit contextuelles (connivence/ conflit). Je souligne que ces critères s'appliquent immédiatement aux conditions de la communication latinophone, soit horizontale (entre locuteurs provenant de régions éloignées au temps de l'Empire ou du très haut Moyen Age), soit verticale (entre locuteurs de niveaux culturels différents).

²⁸. J'ai vérifié *in situ* dans les années 70.

²⁹. La bibliographie classique sur les dialectes d'Italie est celle de G. ROHLFS, *La struttura linguistica dell'Italia*, Leipzig, 1937 & *Historische Grammatik der italienischen Sprache und ihrer Mundarten*, 3 vol, 1949-1954. Mais je n'ai pas eu accès à des études sur l'intercompréhension interdialectale (chaque bibliographe a ses limites).

parlant le gascon du Béarn et un locuteur parlant le corrézien d'Ussel n'est possible qu'au prix d'un effort d'adaptation important. Ces considérations appliquées à la diachronie nous invitent à comprendre de façon analogique que les locuteurs illettrés du LPT2 auraient quelques problèmes à communiquer avec leurs équivalents du LPT1, sans que cela soit exagérément difficile, mais plus délicat avec des locuteurs (de niveau culturel équivalent) du LPC. Comme tout raisonnement par analogie a ses limites, je ne presserai pas trop ce parallèle. Mais il me paraît tout à fait éclairant de postuler qu'un illettré de 600 écoutant, disons en Poitou, la lecture à haute voix en prononciation naturelle d'une Vie de saint écrite en style simple est dans la même situation, par exemple qu'un limousin écoutant un languedocien. Si étrange que soient en apparence ces rapprochements, ils permettent de sortir de l'aporie où la linguistique diachronique s'était enfermée en traçant des frontières au couteau entre le "latin vulgaire" et le "latin", puis entre l'époque latine et l'époque romane, et en clivant dès que possible la culture cléricale et la culture folklorique³⁰.

7] LINGUISTIQUE GENERALE PLUTOT QUE LINGUISTIQUE D'EXCEPTION

Ainsi la notion de fluctuation langagière lorsqu'on l'étudie en diachronie longue (III^e-VIII^e s.) dans le domaine latin/roman s'enrichit et s'éclaire à la lumière des enquêtes dialectologiques contemporaines. Il appert que ces dernières n'ont pas été suffisamment recherchées par les théoriciens de la linguistique diachronique. Cela est d'autant plus étrange que, outre la communauté des centres d'intérêt, il paraît relever d'un

³⁰. On passe ainsi d'une classification en herbier (avec des ensembles morts, inertes et séparés) à une topologie en nébuleuse (avec des ensembles vifs, dynamiques, confluents ou affrontés).

axiome tout aussi difficile à invalider qu'à démontrer, que les lois linguistiques que manifestent les atlas, ruraux ou urbains, sont justiciables d'un statut épistémologique non pas exceptionnel, mais universel³¹. A ce compte, il serait prudent de vérifier que les modèles invoqués traditionnellement en linguistique diachronique, là où l'accès direct à la parole est par définition impossible, ne reposent pas sur des mises en exception trop criantes. Les précédentes remarques tendent à montrer que les travaux récents de linguistique diachronique appuyés sur les modèles de la sociolinguistique rejoignent plus facilement la communauté des lois linguistiques que les travaux construits souvent sur des modèles abstraits, à la fois trop arbitraires et trop réducteurs. L'histoire du latin, langue vivante, a tout à gagner à être lue comme une vaste histoire de dialectologie diachronique.

Fornex 9 4 2002

Explicit Feliciter

³¹. On ne voit pas pourquoi il faudrait céder aux impératifs profondément arbitraires d'une séparation radicale de principe entre synchronie et diachronie. Le fameux axiome "la langue est un système où tout se tient", pourrait être reformulé en s'inspirant des nouveaux modèles mathématiques décrivant les "systèmes dynamiques non linéaires (chaos déterministe)" en ces termes : "la totalité des traits qui construisent une langue est en interaction probabiliste susceptible de fluctuations à tout instant". Mais ceci est une autre histoire.